

Goued et autres jeux d'enfants

Ça pourrait sans doute s'écrire autrement. C'était un jeu lié de manière directe avec le chauffage encore au bois, puisqu'il s'agissait d'utiliser les plots que le scieur avait entassés dans la cour.

Reprenons au début. On chauffe encore au bois, les deux classes. Il y a un gros fourneau au milieu de chacune des deux pièces. Il y a à l'arrière de la classe la caisse à bois. Que doit remplir l'élève qui a sa semaine. Il va donc chercher ses corbeilles de bois au galetas où ce combustible est entreposé pour remplir le caisson. Si c'est pendant la classe qu'il pratique cette opération, il ne manquera pas naturellement de faire beaucoup de bruit, ne serait-ce que pour montrer qu'il est bien là ! Et que sa tâche, c'est du tout sérieux !

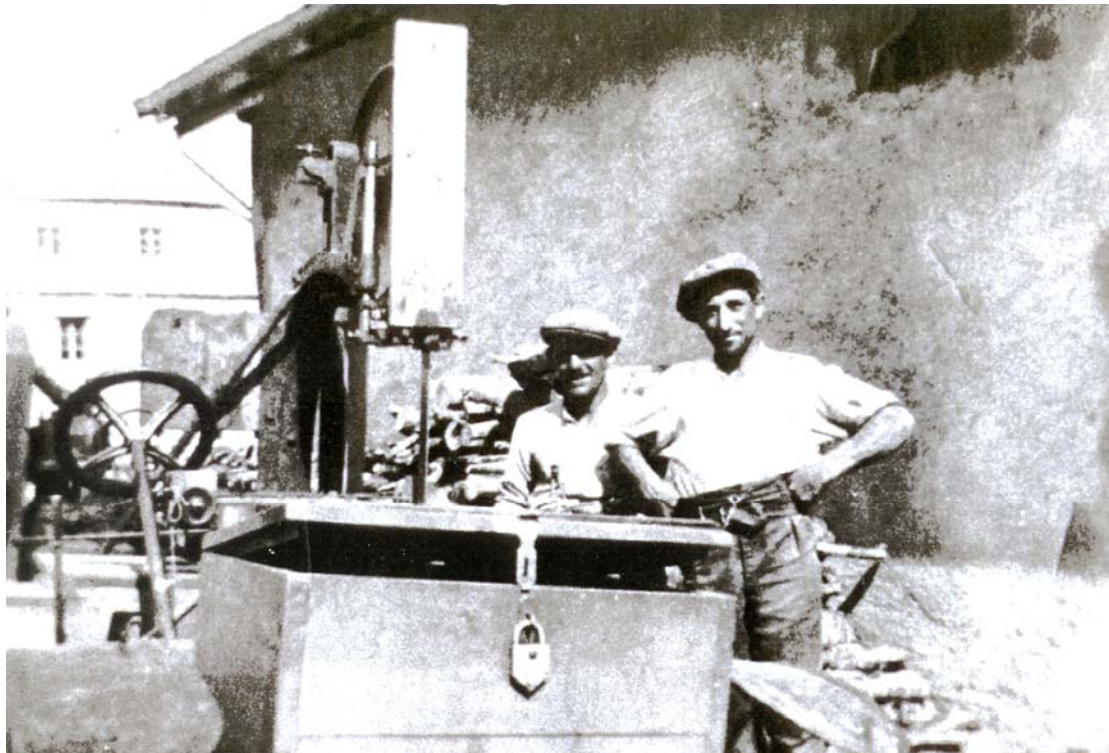


Photo colorisée. Ainsi notre barbouilleur, qui, dans l'ensemble ne s'en sort pas si mal, a-t-il badigeonné la cour du collège en vert, alors même que ce n'est encore que de la terre battue. On y voit les deux grandes piles de bois qu'il conviendra désormais de scier. Nous sommes au début des années cinquante. La maison du premier plan, Chez Saïset. Mais à l'heure où la photo a été prise, vue d'avion naturellement, c'est devenu chez Gaston Rochat.

On a choisi le galetas, parce qu'il y fait sec, et non pas parce qu'il s'agirait ici de se simplifier la vie. Au contraire, on se la complique à l'excès. Le bois trouverait plus vite sa place de stockage en le traitant comme le papier, c'est-à-dire en l'enfilant par l'une des fenêtres situées au raz du sol de la cour. Mais les caves sont humides, d'aucunes servent pour les lieux d'aisance, l'une est

réservée à la cuisine militaire, bref, rien à faire de ce côté-là. Aussi faudra-t-il monter le bois mis en bûches par le chapleur au galetas, dans l'un des deux qu'il y a ici. Y en aura un sacré tas. On voit à proximité sur des fils, la lessive de la régente qui sèche.

Du bois, on l'a dit et redit qui n'est jamais vraiment sec. Voilà comment cela se passe. Les bûcherons ont coupé des arbres en forêt, du fayard. Ils en ont fait des billes de un mètre qu'ils ont entassées en stères voir en moules. Le stère est de 1 m³, le moule de 4 m³. Ce bois a été pris en charge par les voituriers, ici Pache ou Chiri, qui l'on chargé sur un char à brancard attelé de l'un ou l'autre de leurs chevaux. Ils l'on descendu au village, au collège en particulier. Ils l'ont déchargé en grande piles sur la cour. Une seule photo témoigne de cette première partie de l'opération, celle de la page précédente. Viendront ensuite les scieurs.



Scieurs avec leur scie à ruban motorisée. Ce ne sont pas nos Brocard attirés qui viendront scier le bois de la cour, de simples collègues de cette si particulière corporation.

Donc à partir de cette étrange machine, à deux, ils scieront tout le bois entassé dans la cour. L'un donne l'autre scie. Pour ce dernier il lui faut une attention soutenue. Ainsi qu'on peut le voir sur l'image ci-dessous où nous sommes un demi-siècle plus tard et derrière la maison Saïset, sur le petit pré qu'il y a là et que la commune prétendit un jour racheter, justement en vue d'y stocker ses stères pour ensuite les scier. Il aurait fallu être fou pour se dessaisir d'un espace aussi vital, même à dix fois ou cent fois son prix.

Ce ne fut naturellement pas et le bois fut toujours livré sur la cour d'école et à notre plus grand plaisir, car nous pourrions de cette manière, une fois le bois débité, continuer à jouer à goued. On vous explique la manière plus bas.



Mateo Valceschini à l'œuvre.

Pour le collège, les plots débités en bout de 25 cm, il a donc fallu trois coupes par bille, sont ainsi lancés en tas sur la cour. Cela représente un volume considérable qui sera étalé en plusieurs fois sur le sol à fin de séchage. Et c'est ici le problème. Le bois a été sans doute descendu vert. Il est donc plein d'eau.

Et l'on croit sincèrement qu'en lui offrant quelques jours de soleil, de manière à ne sécher que sa surface et aucunement l'intérieur, il sera bon à monter.

Du fait de ce qui sera plus tard sa mauvaise combustion, on peut estimer qu'il fallait un bon tiers de bois de plus pour chauffer notre collègue.

C'est alors même que le bois est arrivé à ce stade que l'on pourra jouer à goued, jeu violent dont il ne reste malheureusement aucun témoignage photographique. Ce jeu, et puis bientôt l'opération de monter le bois au galetas, travail dont l'instituteur charge les élèves, transparaît dans les quelques pages qui suivent.



On ne vit jamais nos chapeurs, c'était souvent le régent pour se faire les deux ou trois sous que rapportait cette opération financée par la commune propriétaire du collège, avec le merlin que l'on voit ci-dessus, mais avec la hache à fendre. Le merlin est de beaucoup plus efficace.



Autre vue du travail au merlin dans du bois dur. La tâche ici sera rude.



Nos fendeurs avaient plutôt ce type de hache, avec un fer encore moins large.

Nous avons fait notre provision de bois au mois de juin. Le petit pré derrière, juste à côté du poulailler où les poules picoriaient un sol désertique, était plein de stères que le scieur avait tronçonnés en bouts de vingt-cinq centimètres pour la maison, c'est-à-dire que là il avait fait trois coupes, et en bouts de trente-trois centimètres pour la laiterie, là deux coupes seulement. Nous avons bûché, charrié et entêché des jours et des jours ce tas immense. Et puis plus tard, nous l'avons rentré à la brouette. Toujours trop vite. Mais comment faire comprendre à mon père que du fayard ne se sèche pas en un mois, quand bien même il serait en plein soleil ? Deux ans qu'il faut, oui, dans un endroit bien sec et bien aéré pour avoir un bon combustible, pas moins. Pour l'école c'était Pache, avec son cheval et son char à brancards qui l'amenait. Des billes d'un mètre qu'il empilait en tas énormes et solides à cause des élèves qui ne manqueraient pas de s'y percher sitôt sortis de l'école. Combien de stères par année pour chauffer les deux classes et les appartements du haut ? Pache en tout cas faisait de nombreux voyages, et les piles s'entassaient sur la cour au point d'en occuper bientôt une bonne part.

Et puis venaient Jean-Jean et son frère Mitsi, avec leur machine à scier qui était déjà à l'époque un engin de musée. Son moteur à explosion lui permettait un déplacement autonome, bien qu'elle n'ait jamais dépassé l'allure d'un homme au pas. Curiosité qui sillonnait le village au temps de mon enfance et qui, en dépit de son apparence archaïque, sciait quand même des stères par centaines. Trois coupes au mètre pour les gens ordinaires, quatre pour les horlogers ! La belle sciure blanche que l'air du temps et les pluies bientôt rougiraient, s'écoulait bien fine sous le ruban de la machine qui hoquetait. On aurait pu croire qu'elle allait rendre l'âme, mais elle continuait toujours. Quel engin ! Dzzz... dzzz... trois coupes au mètre... et ainsi tous les soirs pendant la belle saison. Au collège une semaine était nécessaire pour venir à bout de ces énormes piles de bois. Les plots étalés vous remplissaient la moitié de la cour.

Le lendemain, à la récréation ou sitôt sortis de l'école, les garçons, exclusivement, se mettaient à jouer à goued. Un jeu que l'on pratiquait au village, ailleurs je ne sais pas. Mais que le régent hélas

— arrivait-on à une époque timorée? — nous interdirait bientôt. Trop brutal? Ainsi arrivées les heures de prohibition, à peine avait-on commencé une partie qu'il débouchait sur le perron pour nous la faire arrêter. Il nous avait vus de derrière les grandes fenêtres donnant sur la cour alors qu'il était resté en classe à préparer les tableaux noirs pour le lendemain.

Je tente de vous expliquer les règles de ce jeu qui s'effacent un peu dans ma mémoire parfois empruntée. Au milieu de la cour il y a un gros plot. Sur celui-ci un joueur — nous l'appellerons aujourd'hui le gardien pour vous aider à comprendre, bien qu'il n'ait jamais reçu un tel titre en réalité — pose le sien qui est de moindre importance, quoique de longueur égale. Les autres garçons — tous munis d'un morceau de bois qu'ils ont choisi dans l'énorme tas qu'il y a là, à deux pas, droit et sans nœud de préférence — s'alignent derrière les pavés qui séparent la cour de la ruelle. Alors chacun à son tour vise le plot du gardien en criant: attention, goued! Le lanceur, s'il a manqué son coup, reste en attente derrière son bois. Un autre s'y essaye à son tour. Le plot du gardien est tombé... sauve qui peut... dans le temps qu'il prendra pour le remettre en place sur le gros plot, chacun a la possibilité de retourner derrière la ligne avec son bois. Celui qui se fait toucher par le gardien avant d'y être parvenu prend sa place. Un mouvement de retraite ne se faisant toujours que lorsque le bois du gardien est tombé. Pas plus compliqué que ça!

Et l'on risquait quoi avec ce petit jeu, hein? De recevoir un bois dans les tibias, ou mieux encore, sur la tête? Goued. Ça nous aurait réveillé, nom de sort, ça nous aurait appris à être un peu plus dégnioulés! Jeu oublié, jeu enterré. Le mazout a remplacé le bois partout. Même dans les écoles où la main-d'œuvre était pourtant bon marché.

Arrêtez de nous bassiner avec vos vieilles histoires, me semble-t-il vous entendre dire! Mais puisque tel fut mon passé...

En attendant: attention, goued! Le bois est parti. Nous étions six ou sept dans la cour. Il y avait mes frères, Binoce, Six-Sous, et puis moi, et deux autres encore dont les silhouettes me sont imprécises. Qui ça pouvait bien être? Churchill? Mouton? Magot? L'air sentait bon le bois, la sciure et les écorces de fayard fraîches et écrasées. Il fallait tricoter pour choper un joueur quand on avait la mal-

chance d'être au milieu. Un bois lancé derrière la ligne sans que vous y soyez vous-même parvenu, et vous étiez sauvé. Attention, goued ! La nécessité absolue de le crier avant de lancer votre plot. Autrement vous preniez la place du gardien, au milieu de la cour. L'école était là, où nous avons vécu cinq ou six ans de notre vie scolaire. Comme l'enfance est douce au souvenir. C'est que nous avons tous une famille que nous pouvions retrouver le soir, et une maison. Pour moi ça n'allait certes pas toujours comme sur des roulettes en ce milieu familial où gogeaient également trois autres frères. Ça grinçait même souvent. Mais enfin, cet environnement familial que j'aurais bien envoyé au diable parfois, m'encadrait quand même. J'avais ma mère et mon père. Et je connaissais en permanence cet indispensable sentiment qui est celui de la sécurité.

«Salaud, salaud !» — ainsi s'exprimait couramment l'un d'entre nous — moi, à rêvasser près de mon plot, j'ai reçu le bois d'un autre dans une jambe, et je peux vous le dire, il n'est pas tendre, bien qu'il n'ait fait que rebondir avant de me toucher. Faudra-t-il donc que demain je me mette à jouer à la bague d'or avec les filles ? Je dis ça pour rire. Je ne l'ai jamais fait. Les filles de mon village, moi, je ne leur courais pas après. Si je rêvais de l'une d'entre elles parfois, leur univers ne m'intéressait pas.

Après le sciage, c'était Rilou, un frère de Mitsi et de Jean-Jean qui venait couper le bois. En petits morceaux. Tchac, tchac, tchac, le bois de la commune se fendait bien. Tchac, tchac, tchac, le manche montait puis descendait avec une régularité et une facilité déconcertantes. Nous vîmes aussi pour couper le bois le père au Guy, Juriens, et puis le régent qui se préparait déjà à partir pour la Côte d'Azur. La vespa n'attendait plus que l'heure. La tente était dressée dans le jardin du collège. Evasion pour lui, mais pour nous, hein, qu'est-ce qu'on verrait du monde, nous, derrière nos fourches, treize en lignes sur les champs du village ?

Et tout ça nous rapprochait sacrément des grandes vacances. Avec le chaud qui nous était tombé dessus, avec cette ambiance particulière du début de l'été, elles se faisaient déjà sentir.

Le bois bûché était étalé au soleil dans la cour, puis retourné le lendemain. A peine ressuyé — les théories de mon père aussi appli-

quées par d'autres au bois de l'école — nous le montions au galetas, entassé sur nos bras tendus. Allées et venues par les escaliers de bois qui résonnaient sous nos pas pesants, et plus ça craquait, plus le pas s'alourdissait. Certains chargeaient, d'autres faisaient la navette. Des marioles restaient au galetas après quelques voyages, dans l'ombre, parmi des vieilleries de l'école, à faire les caïds pendant que les autres se farcissaient dix voyages au moins. Qu'aurait pensé le régent si nous étions tous restés là-haut ? Boumate, dans les escaliers enrageait sous les piqûres de guêpe de Binoce ou de Mouton. Plus anciennement c'était Coquoz qui s'acharnait maladivement sur Magot. Il y a toujours des souffre-douleur dans une classe, et toujours par conséquent des tortionnaires. Le monde en raccourci où les forts abusent des faibles.

Avec le nombre d'élèves, le tas diminuait. Et même sans courage nous finissions par arriver à la fin de ce qui s'étalait. Nous nous étions arrêtés quelques minutes sur le pas de porte du premier étage pour boire la limonade que Pompon — c'est notre régent que nous appelions ainsi¹ — nous avait préparée. Le montage au galetas de cette montagne de bois, et qui nous prenait de nombreux après-midi, nous était rétribué par la commune. C'était un peu d'argent qui alimenterait la caisse de classe et qui nous aiderait à payer la course d'école, le reste à la charge des parents.

Puis venait l'heure de la sortie. Nous rentrions en classe, nous bourrions notre serviette ou notre sac, et adieu Berthe, nous étions déjà dans la cour. C'était la liberté pour le restant de la journée. Certains partaient en courant vers le bas du Crêt-du-Puits, ceux des Crettêts. Les autres prenaient la route principale. On les voyait disparaître à l'angle de l'église pour gagner le haut du village. Pour moi c'était encore plus simple. La maison se trouvait juste à côté, qui domine la cour de sa grande façade de bise, très haute, avec juste une petite fenêtre dans le haut, là où sont les poutres de la grange, la pénombre et les toiles d'araignées.

* * *

Une époque définitivement résolue. Non, on ne jouera plus jamais à goued. Tout au moins pas votre serviteur !





Colin-maillard







Comme on peut le constater, les billes restaient le jeu préféré des enfants. Chez nous on parle de nius.